

(la lecture de ce document suppose au préalable la lecture du document suivant :
Fondements du paysannisme)

DU MODELE SYMBOLIQUE EN EXEGESE PAYSANNE

par Yves **BEAUPERIN**

(à partir d'extraits de son livre *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, pp. 93-100, avec des compléments)

(version du 19 mai 2005)

« Le Paysan fait de l'Analogisme comme il respire », nous disait Marcel Jousse. Cet Analogisme consiste d'abord à faire des comparaisons entre les différents gestes par lesquels l'homme rejoue les actions de l'univers. Cette comparaison se fait d'autant plus naturellement et avec d'autant plus de justesse et de précision, que l'homme ne se contente pas d'être un simple spectateur en face de l'univers mais reçoit et rejoue celui-ci par le Rythmo-mimisme global.

Comme nous l'explique Marcel Jousse:

« La comparaison est le jaillissement normal du langage de gestes. »¹

« L'origine de la métaphore est la comparaison par le geste mimismologique. »²

En effet, en jouant globalement, par le Rythmo-mimisme, les actions caractéristiques des êtres et des choses, l'homme est amené à prendre conscience, dans toute sa musculature, d'une **identité**, d'une ressemblance entre certains gestes caractéristiques: « Tiens ! le geste de telle chose, c'est comme le geste de telle autre chose ! »

L'homme va ensuite jouer avec cette prise de conscience et « s'amuser » en quelque sorte avec ces ressemblances. Avec un malin plaisir, il va effectuer un **transport de gestes**, en attribuant à une chose le geste d'une autre ou en désignant une chose par une autre chose, dans la mesure où, précisément, il y a comparaison gestuelle.

De ce transport de gestes qui est à la source de tout ce que nous appelons: métaphores, figures de style, allégorie, etc., l'enfant et le poète sont les maîtres non moins que les pédagogues.

Le transport de gestes poétique

Voici, par exemple, un enfant qui a intussusceptionné les « gestes » de la banane: sa forme courbée et sa couleur jaune d'or. Le voici maintenant confronté au geste caractéristique de la lune: sa forme de croissant et sa couleur jaune pâle. La ressemblance de gestes s'impose à lui et dans un raccourci saisissant, il va s'écrier, en désignant la lune: « Regarde ! On dirait une banane ! » Un grand poète comme Victor Hugo ne procède pas autrement, sinon avec plus de beauté poétique encore, quand il décrit la lune comme « cette faucille d'or jetée négligemment dans le champ des étoiles. »

Voici encore un autre enfant qui a intussusceptionné le geste de la poule qui perd ses plumes en se secouant. Et le voici s'écriant, en face du geste de l'arbre qui perd ses feuilles: « L'arbre perd ses plumes ! »

¹ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 13 novembre 1934, 2^{ème} cours, *L'invisible mimé par le monde visible*, p. 33.

² Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 13 novembre 1934, 2^{ème} cours, *L'invisible mimé par le monde visible*, p. 32.

Un soleil qui se couche colore le ciel d'une façon significative et ne manque pas d'inspirer les poètes. En voici deux qui nous font un transport de gestes, dans un registre similaire:

« Le soleil éborgné saigne sur la prairie. »³

« Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. »⁴

Le transport de gestes pédagogique

La transposition n'est pas seulement un **procédé poétique** utilisé avec beaucoup de spontanéité et de fraîcheur par les enfants, avec beaucoup de maîtrise et de beauté par les poètes, et qui nous charme et nous frappe d'autant plus que le transport de gestes est juste et original. La transposition est aussi un **procédé pédagogique**, utilisé spontanément par tout un chacun, dans la conversation ou l'enseignement, lorsqu'il s'agit de faire passer son interlocuteur, du connu au connu, du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible.

« Quand vous allez au cours de n'importe quel professeur, fut-ce un professeur de mathématiques, à chaque instant il vous dit cette phrase: « C'est comme si... Comparez ceci à cela... » Pourquoi ? C'est qu'il sait bien qu'un auditoire répugne habituellement à l'état d'algébrisation de notre langage actuel. Alors il essaie de lutter contre cette algébrisation, ou cette algèbre, et il fait des comparaisons. Allez n'importe où, lisez n'importe quoi, vous verrez toujours le recours à la comparaison.

« Ces temps derniers, je reprenais les beaux travaux d'Henri Poincaré, qui a été certainement un des plus puissants et des plus géniaux mathématiciens. J'ai été frappé par la quantité de comparaisons qu'il emploie. Je crois que c'est l'idéal du style professoral. Mais il a en plus, de l'avis de tout le monde, donné la norme du beau style scientifique français. »⁵

Du connu au connu

Nous utilisons la transposition pour nommer une chose nouvellement connue en utilisant le nom d'une chose anciennement connue et dont le geste caractéristique lui ressemble. De ce point de vue, la plupart de nos mots sont des métaphores:

« Mais qu'était-ce que le mot propre, ce mot fameux que disent employer ceux qui ne veulent pas faire de métaphores ? « Moi, disait telle personne connue de l'un d'entre nous, moi je ne fais jamais de métaphore ! ». Mais vous ne pouvez pas dire un seul mot, mesdames et messieurs, sans que ce ne soit une métaphore profonde ! Je vous ai dit que rien que votre mot « tête », c'est « testa », qui veut dire simplement « le pot à deux oreilles » !

« Mon professeur ne voulait pas entendre parler de métaphores. Il voulait toujours le « mot propre »... Je le regrette infiniment, car toute cette grande idée du mot propre est une ignorance fondamentale du mécanisme anthropologique du langage. Et pourtant, nous a-t-on assez recommandé de retourner aux langues classiques grecque et latine ! Mais les langues classiques latine et grecque ne devraient avoir pour but que de nous faire entrer dans le grand mécanisme fondamental de la métaphore qui est le geste.

« Mais on nous répète: « Nous avons le mot propre et le mot propre, ce n'est pas le mot

³ Vincent MISELLY, poète mançais, cité par Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 24 mars 1938, 14^{ème} cours, *L'algébrisation scientifique des gestes*, p. 284.

⁴ BAUDELAIRE, Harmonie du soir, *Les Fleurs du mal*.

⁵ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 29 janvier 1935, 10^{ème} cours, *Les jeux de mots dans la parabole*, pp. 197-198.

métaphorique ». C'est tellement ancré que j'ai lu aujourd'hui des ouvrages considérés comme étant des ouvrages patentés de toute première force et qui vous disent sans sourciller: « Il y a deux expressions: l'expression propre et l'expression métaphorique ». Il y aura expression métaphorique quand on dira « ta fiole », « ta bille », « ta coloquinte », mais il n'y a pas expression métaphorique quand on dit « ta tête » ! Mais c'est parce que vous ne savez pas le latin ! Tout cela est enseigné tranquillement, calmement, alors que cela ne tient pas du tout. »⁶

Ainsi donc, pour désigner cette partie du corps qu'est notre tête - objet pourtant parfaitement connu - on utilise le mot « tête » qui vient du latin « testa » et qui désigne originellement une cruche à deux anses - objet également parfaitement connu. On pourrait citer bien d'autres exemples de ce genre, puisés dans l'étymologie des mots.

Du connu au mal connu

Nous utilisons également la transposition, lorsqu'il s'agit d'appréhender nous-mêmes, ou de faire appréhender aux autres, une chose mal connue. Une chose est mal connue lorsque ses « gestes » sont peu ou ne sont pas insérés en nous. Nous essayons alors de faire jaillir en nous ou dans les autres les **mimèmes** de cette chose, grâce aux mimèmes d'une autre chose, déjà connus, et qui présentent une ressemblance avec la chose mal connue.

C'est ainsi qu'on procède en sciences pour décrire des réalités non directement observables. On utilise ce qu'on appelle des **modèles**, qui sont tout simplement des comparaisons. C'est ainsi que pour décrire la structure de l'atome - non directement observable - on utilise, par exemple, le modèle planétaire où le mouvement des électrons sur des couches autour du noyau est comparé à celui des planètes autour du Soleil. Pour décrire les états de la matière au collège, on compare les molécules, dans l'état solide, à un étalage d'oranges chez un marchand de fruits, dans l'état liquide, à un sac de billes, dans l'état gazeux, à des ballons de baudruche gonflés à l'hydrogène.

Un modèle scientifique est un essai d'explication dans les sciences, par comparaisons, à un moment donné, dans un milieu ethnique donné.

Un essai d'explication parce qu'il prétend moins décrire la vérité qu'expliquer au mieux la réalité. Comme il procède par comparaisons, cet essai est forcément limité. La comparaison fait comprendre certains aspects de la réalité, mais pas tous; c'est une réduction simplificatrice de la complexité du réel.

C'est ainsi, par exemple, que le modèle planétaire, dont nous parlions ci-dessus, utilisé dans l'enseignement pour faire comprendre aux élèves la structure de l'atome, s'il rend bien compte de la position relative des électrons par rapport au noyau, ne rend compte, ni du fait que les électrons ne se déplacent pas dans un plan, comme les planètes autour du Soleil, mais dans l'espace, ni du fait, que contrairement aux planètes qui ne peuvent changer d'orbite, les électrons peuvent changer de couche.

De ce fait, la vérité d'un modèle est un problème qui ne se pose pas: un modèle n'est ni vrai ni faux, il est seulement plus ou moins exact à expliquer la réalité. Un modèle devra donc être souvent complété par d'autres modèles, afin que chacun de ces modèles, comportant une part d'explication juste, soit complété par les autres modèles apportant une autre part d'explication. Mais ces modèles doivent être complémentaires et non contradictoires. C'est le cas du modèle atomique qui a connu d'abord le modèle de Thomson, où l'atome était conçu comme une boule creuse constituée de charges positives, avec les électrons à l'intérieur,

⁶ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 21 janvier 1937, 6^{ème} cours, *Le plaisir esthétique de la métaphore*, pp. 119-120.

comme des pépins dans une pomme. Ce modèle a été abandonné au profit du modèle planétaire de Rutherford, en 1912, parce que le modèle de Thomson ne paraissait plus conforme à la réalité, et était contradictoire avec celui de Rutherford. Par contre, le modèle de Rutherford, perçu très vite comme incomplet, a été complété par d'autres modèles complémentaires, avec lesquels il continue de cohabiter, puisque chacun de ces modèles se complètent sans réellement se contredire: le modèle quantique de Bohr, vers 1925, puis le modèle ondulatoire.

Quand on utilise un modèle, il est donc important de bien se préciser quel aspect de la réalité il prétend décrire et ses limites, c'est-à-dire les autres aspects de la réalité qu'il ne prétend pas décrire. Ce serait une grave erreur d'absolutiser un modèle en pensant qu'il épuise nécessairement à lui tout seul la réalité. Ce serait une autre erreur de considérer qu'un modèle est faux parce qu'il ne décrit pas toute la réalité mais seulement un de ses aspects. Répétons-le : un modèle n'est ni vrai ni faux, il est simplement plus ou moins bien explicatif d'un aspect de la réalité. Un modèle est d'autant meilleur qu'il colle à un plus grand nombre d'aspects de la réalité mais on ne saurait lui faire grief de ne pas décrire ce qu'il ne prétend pas décrire. D'où l'importance de le relativiser en lui adjoignant éventuellement d'autres modèles complémentaires qui décrivent mieux que lui les aspects de la réalité qu'il n'aborde pas.

Remarquons, à ce sujet, que la conception de la matière, telle que nous l'avons connue jusqu'aux années 1900 et telle qu'elle reste présente à la mentalité de la plupart de nos contemporains, n'est qu'un modèle, le modèle qu'on pourrait qualifier de « mécaniste », qui ne rend compte que de certains aspects de cette matière, et qui doit aujourd'hui être corrigé et complété par le modèle « quantique » de la matière, autre modèle qui rend mieux compte de certains autres aspects de la matière, sans doute appelé, à son tour, à être corrigé et complété par d'autres modèles à venir, au fur et à mesure de l'avancée de la pensée scientifique.

« Un autre bouleversement devrait être considéré comme positif : c'est l'abolition du carcan matérialiste et l'émergence de nouvelles possibilités philosophiques. En effet, la science des XVIIIe et XIXe siècles avait abouti au triomphe du matérialisme mécaniste, qui expliquait tout par l'agencement de morceaux de matière minuscules et indivisibles, agencement réglé par diverses forces d'interaction qu'ils exerçaient entre eux. Cette vision assez primitive, à laquelle se tiennent encore la plupart des biologistes, avait pour conséquence l'inutilité des religions et de celles des philosophies qui font appel à l'existence d'entités non matérielles. Le fait que ces morceaux de matière se soient révélés n'être en réalité que des abstractions mathématiques, non locales c'est-à-dire pouvant s'étendre sur tout l'espace, et de plus n'obéissant pas au déterminisme, a porté un coup fatal à ce matérialisme « classique ». Certes, le matérialisme est encore possible, mais un matérialisme « quantique » qu'il faudrait appeler « matérialisme fantastique » ou « matérialisme de science-fiction ». L'idéalisme, qui croit en l'existence autonome de l'esprit, refait surface. Enfin une sorte de nouvelle religion, que nous avons appelée « syncrétisme quantique », est en train de naître, qui rapporte tout – matière et esprit – à un Absolu inconnaissable mais dont l'existence pourrait être déduite des aspects extraordinaires de la nouvelle physique.

« ...Une chose est certaine : la situation philosophique – et religieuse – n'est plus bouchée comme il y a quelques décennies. Tout devient possible, et la vision assez noire, selon laquelle nous ne serions que le résultat assez éphémère et sans signification de chocs et de combinaisons de « petites billes » errant dans l'espace, n'est plus la vision scientifique. Le déterminisme n'est au mieux qu'une approximation statistique, et les constituants ultimes de l'univers peuvent rester liés entre eux en ignorant les distances qui les séparent à nos yeux : tels sont les enseignements de la physique quantique, confirmés par les récentes expériences. Cependant, ces données fondamentales restent

ignorées de la plupart de nos contemporains, y compris de nombre de scientifiques non physiciens. La philosophie de base de notre civilisation reste le matérialisme mécaniste : les idées simples (voire simplistes) ont une force redoutable, et leurs échecs n'impressionnent que les spécialistes. Il a fallu des décennies pour que l'hypothèse de Galilée sur la rotation de la Terre soit acceptée, et des siècles pour que sa condamnation par l'Eglise soit annulée. Combien de temps faudra-t-il pour ébranler les croyances actuelles ? »⁷

Du visible à l'Invisible

Or la pensée traditionnelle véhicule depuis longtemps un autre modèle de la matière, malheureusement combattu par le modèle mécaniste, à une époque où la pensée scientifique, imbue d'elle-même, a ignoré le concept de modèle et l'humilité intellectuelle qu'il impose à la pensée humaine, et absolutisé orgueilleusement son modèle, exactement comme, à peu près à la même époque, la culture occidentale s'est auto-proclamée comme la seule culture valable, se penchant avec condescendance sur la culture dite « primitive » et pré-logique. Il est intéressant de remarquer que certains savants, promoteurs du modèle quantique, redécouvrent des convergences avec ce que nous qualifierons de « modèle symbolique », véhiculé par la pensée traditionnelle.

Nous sommes, en effet, obligés de reconnaître que la plus grande majorité des hommes postulent l'existence, au-delà de l'univers visible qu'ils perçoivent par leurs sens, d'un univers invisible qui échappe à leurs sens. Pour l'homme traditionnel, cet univers invisible est constitué soit des forces naturelles « divinisées », comme dans les religions animistes, soit d'un monde divin transcendant qui se révèle à l'homme, comme dans les religions révélées.

Quoi qu'il en soit, cet univers invisible étant, par nature, invisible et inaudible, ne peut « se jouer » dans l'homme et donc être connu de lui, l'homme ne pouvant connaître que ce qui s'est joué en lui. L'Invisible va donc se servir des choses sensibles comme d'un langage, pour parler au cœur de l'homme et se faire connaître de lui. A son tour, l'homme religieux va se servir des choses visibles pour exprimer les choses invisibles qu'il pressent à travers elles. Nous avons donc un double cheminement possible: du visible à l'Invisible, dans les religions naturelles, de l'Invisible au visible, dans les religions révélées, comme nous l'explique ici Marcel Jousse:

« Ne disposant que de gestes matériels concrets - abstractivement intellectualisés, sans doute, mais demeurant quand même des décalques mimismologiques et objectifs du monde visible - l'homme va s'efforcer, par leur intermédiaire, de mimer les actions et interactions du monde invisible.

« C'est d'ailleurs à peu près de cette manière qu'ils vont, les êtres du monde invisible, procéder quand ils cherchent à se révéler à lui. Ils ne le peuvent logiquement, en effet, qu'en faisant « agir », d'une façon insolite et étonnante, les « actions » coutumières et banales de l'univers visible. »⁸

Dans un cas comme dans l'autre, la transposition va donc constituer l'outil par excellence de l'exploration de l'Invisible, mais en s'appuyant sur un modèle implicite reliant la matière à la réalité, que nous appelons le modèle symbolique.

Notion de modèle symbolique

⁷ Sven ORTOLI et Jean-Pierre PHARABOD, *Le cantique des quantiques, Le monde existe-t-il ?*, La Découverte/Poche, 1998, pp. 124-126.

⁸ Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, p. 54.

La perception de la matière que nous propose ce modèle symbolique est tout entière exprimée dans ces affirmations de Jésus de Nazareth : « Je suis la vraie lumière (Jn 1, 9), le pain véritable (Jn 6, 32), la vraie vigne (Jn 15, 1) ». Ces affirmations sont grosses de conséquences dont nous voudrions souligner deux aspects : le lien entre la matérialité et la vérité, le lien ontologique entre la matérialité et la réalité.

Matérialité et vérité

Si la « vraie lumière », le « pain véritable », la « vraie vigne », c'est l'Homme-Dieu, c'est donc que la lumière, le pain et la vigne matérielle, celle que perçoivent nos sens, ne sont pas les vraies, mais une apparence ou plus exactement l'ombre d'un corps, celle précisément de l'Homme-Dieu, pour reprendre la terminologie utilisée par l'apôtre Paul :

« Que personne donc ne vous juge
sur la nourriture et sur la boisson,
ou bien à propos d'une fête,
ou bien d'une nouvelle lune,
ou bien d'un shabbat ;
ce qui est l'ombre des choses à venir,
mais le corps (, c'est celui) du Christ. »
(Col 2, 16-17)

En conséquence, la matérialité n'est pas la vérité. Il existe donc deux instances, qu'il faut distinguer sans les confondre : la matérialité, perceptible, et la réalité, non-perceptible. Seule la réalité est la vérité. L'erreur courante de l'intelligence humaine est de confondre la matérialité avec la réalité et donc avec la vérité.

« Mais s'il exist(ait) d'autres modes du réel que le mode matériel ? Si l'âme, comme unité dynamique et non-spatiale, comme « forme-organisatrice » des corps, de *tous* les corps, était aussi une réalité, plus réelle même que les corps puisqu'elle en assurait la consistance et la permanence dans la durée ? Et si l'essence, comme unité intelligible, transpatiale et transtemporelle, était aussi une réalité, plus réelle encore que l'âme (au sens de « forme psychique naturelle ») et le corps, puisque la molécule-essence (d'eau ou de gaz), le lion-essence, le chêne-essence, survivent à toutes les transformations, à toutes les destructions ? Et n'est-ce pas précisément dans la mesure où chaque corps humain, chaque molécule, d'eau ou de gaz, chaque lion ou chêne, participe de cette essence, en est « informé » (au sens d'Aristote) et la réalise ici-et-maintenant, dans notre monde, que chaque être corporel est réel, consistant, objectif ? »⁹

Matérialité et réalité

S'il existe deux instances, la matérialité et la réalité, qu'il ne faut pas confondre, il importe tout autant de ne pas les dissocier et de saisir le lien ontologique qui les relie et que nous avons longuement analysé dans notre livre *Anthropologie du geste symbolique*, pp. 149-172. Nous l'avons fait à partir de l'analogie de l'ombre : la matérialité est l'ombre portée de la réalité. La matérialité est la manifestation sensible, perceptible, dans le Monde d'En Bas, de la réalité, non-sensible et non-perceptible, existant dans le Monde d'En Haut, elle en est la « chosalition », l'« incarnation ». C'est la réalité qui fait exister la matérialité.

« Qu'est-ce donc, au fond, qu'un être ou une chose de notre monde, sinon un « mode de présence » de l'essence ou archétype dans notre continuum spatio-temporel, mode sous lequel nous

⁹ Jean BORELLA, *Symbolisme et réalité*, Ad solem, 1997, pp. 24-25.

pouvons connaître cette essence, la « voir », donc en prendre conscience et, peut-être, remonter jusqu'à elle ? Aucun de ces modes de présence n'est évidemment en mesure de nous livrer l'archétype comme tel, dans son être propre. Mais il s'agit bien pourtant d'une présence véritable : l'archétype ne « flotte » pas au-dessus des êtres physiques comme un nuage, il « habite » la chose même, lui donne d'être ce qu'elle est, lui permettant de subsister au sein même du devenir, de l'impermanence et de l'indéfinie limitation. Et cependant, parce qu'exister dans ce monde implique la soumission aux conditions d'existence qui le définissent, cette présence (ou immanence de l'archétype) ne saurait être totale ou plénière : l'essence n'est elle-même que dans l'ordre de l'essence, c'est-à-dire en Dieu. C'est pourquoi la réalité corporelle n'est qu'un *mode* de présence, une présence « modalisée » ou limitée, et, par conséquent, à certains égards, aussi une absence.

« Ainsi, tous les êtres, toutes les réalités [du Monde d'En Bas] sont à la fois prophétie (ou révélation) archétypale (en tant qu'ils réalisent une mode de *présence*) et une réminiscence (ou mémorial) archétypale (en tant que tout *mode* implique une certaine absence de ce qu'il modalise) : c'est pourquoi tout être créé annonce l'archétype dont il est la manifestation et nous appelle, par le ressouvenir qu'il en éveille en nous, à remonter vers lui. »¹⁰

La Parole de l'Homme-Dieu

Ce lien ontologique entre matérialité et réalité, que l'on peut aborder par les notions de « manifesté » et de « non-manifesté », comme nous venons de le faire ci-dessus dans un premier temps, nous paraît encore plus justement cerné par la notion de **parole** en tant qu'**expression globale**.

Nous disons bien « expression globale » et pas seulement « langage ». En effet, le langage nous restreint à l'émission sonore et donc simplement aux gestes de la langue, de la bouche et du larynx, ce que Marcel Jousse qualifie de « gestes laryngo-buccaux » ou « rejeu laryngo-buccal ». Mais précisément, toute l'anthropologie du geste de Marcel Jousse vient nous faire prendre conscience que l'expression humaine ne se réduit pas au langage mais est une union indéchirable de langage et de corporage-manuélage, autrement dit de gestes laryngo-buccaux et de gestes corporels-manuels, ces derniers étant d'ailleurs premiers et fondamentaux dans l'expression globale de l'homme, les gestes laryngo-buccaux étant l'efflorescence des gestes corporels-manuels.

Comme nous l'avons montré dans notre livre *Anthropologie du geste symbolique* (pp. 129-145), en nous appuyant sur la pensée juive et chrétienne, tout ce qui existe, ordre minéral, ordre végétal, ordre animal, ordre hominal, sont les gestes d'une expression globale, celle de l'Homme-Dieu, le Christ. Tout ce qui existe est la Parole de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire son expression globale.

Cette expression globale est constituée, d'une part, de ses gestes corporels-manuels et laryngo-buccaux (ce qu'il dit) et, d'autre part, de ses actions (ce qu'il fait).

Il est significatif que ce que dit Rabbi Iéshoua de Nazareth, ce qu'il enseigne, est essentiellement parabole, ainsi que nous le précise l'évangéliste Marc, en une formule incisive :

« Sans parabole, il ne leur parlait pas. »
(Mc 4, 34)

Les paraboles sont des mimodrames mettant en place un scénario physique échappant à l'espace et au temps, comme étant de partout et de toujours : c'est un semeur qui sème, un adversaire qui jette de l'ivraie, un homme qui trouve un trésor, une femme qui met du levain dans la pâte, un roi qui organise un banquet, un pasteur qui s'occupe de ses brebis, une vigne

¹⁰ Jean BORELLA, *Symbolisme et réalité*, Ad solem, 1997, pp. 25-27.

et ses sarments. Ce sont des histoires et non pas l'Histoire.

Mais un examen attentif du message des évangiles nous montre que Rabbi Iéshoua n'enseigne pas seulement par ce qu'il dit mais aussi par ce qu'il fait. Tous ses actes et sa vie sont des « paraboles en action ». Ces « paraboles en action », par contre, ne sont plus des histoires, échappant à l'espace et au temps, mais de l'Histoire, inscrite dans un espace et des lieux, ceux de la Terre palestinienne, et dans un temps et des moments précis, ceux pendant lesquels il a vécu parmi nous. Avec Rabbi Iéshoua de Nazareth, l'Histoire est élevée au rang de symbole et jamais aucun homme n'a réalisé, dans sa vie, une si forte synthèse et cohésion entre les deux.

Mais précisément, les gestes et les actions de Rabbi Iéshoua sont essentiellement paraboles, non seulement parce qu'ils sont indicatifs : ils utilisent histoires et Histoire pour révéler les réalités du Monde d'En Haut, mais parce qu'ils sont créatifs : ils font exister histoires (avec leurs éléments minéraux, végétaux, animaux et hominaux interactionnant dans un scénario physique) et Histoire (avec les actions interagissant dans un scénario historique) dans l'acte même de l'énonciation du scénario métaphysique auquel histoires et Histoire renvoient.

On comprend que de telles affirmations remettent totalement en cause la conception du temps, héritée du modèle mécaniste dans lequel nous sommes habitués à penser. Dans un tel cadre de pensée, en effet, impossible d'admettre qu'un homme, ayant vécu de l'an 1 à l'an 33 de l'ère chrétienne, puisse être à l'origine de tout ce qui existe et qui, temporellement parlant, est advenu avant lui ou après lui. A une conception linéaire du temps, imposant l'irréversibilité de celui-ci, il faut admettre une conception rayonnante du temps, avec réversibilité du temps. Le temps, tout comme l'espace d'ailleurs, partent d'un centre. C'est sur ce principe que repose la possibilité de l'Immaculée conception de Marie, l'effet antérieur d'une cause postérieure : la mort et la résurrection du Christ.

Ces deux conceptions du temps s'opposent-elles irrémédiablement ? Oui, peut-être, si on les maintient toutes les deux au même niveau physique, non, si on distingue deux niveaux : le niveau physique, régi plutôt par la conception linéaire du temps, et le niveau symbolique, régi plutôt par la conception rayonnante du temps. Nous disons plutôt, parce que la mécanique quantique commence à douter de la linéarité du temps physique.

On l'aura compris, dans le modèle symbolique que nous étudions, il nous paraît important de distinguer un temps et un espace physique, un temps et un espace symbolique.

La nature gestuelle du modèle symbolique

La cohérence de ce modèle symbolique tient tout entière dans sa nature gestuelle, le geste étant énergie, rythme et vie. Car c'est bien ainsi que les milieux traditionnels, et spécifiquement le milieu ethnique palestinien, conçoivent la matière comme geste et énergie :

« Parler de matière dans un milieu comparable à ce milieu palestinien, c'est au fond parler de geste. Nous avons vu que le milieu palestinien, très profondément averti du mécanisme fondamental, a appelé une chose un *dâbâr*, c'est-à-dire un *geste* et nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que le milieu palestinien ne pouvait pas envisager la matière autrement que comme un mécanisme.

« Rien dans le milieu palestinien n'était statique : tout était *dâbâr*, tout était geste. »¹¹

« Qu'est-ce que ce milieu palestinien ? C'est le formidable milieu de l'énergie omnipotente gestualisant la matière. »¹²

¹¹ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 26 janvier 1938, 6^{ème} cours, *Les objets inanimés et leurs gestes*, p. 109.

¹² Marcel JOUSSE, Sorbonne, 26 janvier 1938, 6^{ème} cours, *Les objets inanimés et leurs gestes*, p. 111.

Ce modèle symbolique, comme tout modèle, ainsi que nous le disions plus haut, n'est ni vrai ni faux. Il est simplement plus explicatif d'un certain nombre de phénomènes dont le modèle matérialiste ne peut rendre compte. Il est essentiel de manifester dans ce domaine des modèles explicatifs une grande humilité et une grande souplesse. Il faut d'abord accepter d'entrer, sans préjugés ni a priori, dans la logique d'un modèle, pour en saisir sa cohérence interne, sa capacité explicative et ses limites. Il est alors possible de percevoir la possible non-contradiction des modèles et leur éventuelle complémentarité.

C'est la raison, nous semble-t-il, pour laquelle toutes les religions disent la même chose, parce qu'elles sont toutes en présence de la même réalité divine, mais ne le disent pas de la même manière, car, dans leur effort pour décrire cette réalité divine qui dépasse l'intelligence humaine, elles produisent des modèles différents. Ces modèles, ni vrais ni faux, sont simplement plus ou moins justes, selon qu'ils approchent d'une manière plus ou moins adéquate la réalité divine qu'ils veulent communiquer. En particulier, leur justesse est fonction de leur capacité à rendre compte de la réalité de l'Homme-Dieu.

Un des intérêts du modèle symbolique est de nous fournir la clé d'une exégèse symbolique, non seulement des textes révélés, mais de tout ce qui existe. Toute chose du Monde d'En Bas est l'ombre portée, l'« ombre chinoise » pourrions-nous dire, des gestes de l'Homme-Dieu. Elle constitue donc une parole qui nous révèle le mystère de l'Homme-Dieu sans nous le dévoiler totalement, tout comme l'ombre d'un corps nous révèle celui-ci sans nous le dévoiler totalement.

Mécanique humaine des atomes matériels et mécanique céleste des atomes gestuels

En résumé, dans son effort pour connaître le monde qui l'entoure, l'Homme est amené à élaborer des modèles, qui sont des essais d'explication. Aujourd'hui, deux grands modèles s'affrontent : le modèle mécaniste, initié par la pensée grecque et prolongé par la pensée dite scientifique et le modèle symbolique, développé par la pensée traditionnelle. Le premier modèle, après s'être érigé en seule vérité, est sérieusement combattu par le modèle quantique et semble avoir été victime de certaines apparences, tout comme la pensée humaine a été victime pendant longtemps des apparences en affirmant que le Soleil tournait autour de la Terre. Le second modèle a été, de ce fait, négligé par la pensée scientifique et très peu étudié dans son explication des rapports de la matière et de la réalité. Marcel Jousse, par son anthropologie du geste, nous invite à nous pencher enfin sérieusement sur ce second modèle qu'il qualifie de « *mécanique céleste des atomes textuels* » par différenciation avec le premier modèle que nous pourrions appeler la « *mécanique humaine des atomes matériels* ».

« Si nous examinons l'orientation générale des recherches grecques, nous pouvons dire qu'elles sont guidées par la méthode expérimentale d'observation. C'est à la suite de ces observations que la science matérielle s'est perfectionnée de siècle en siècle. Dans le milieu ethnique palestinien, la recherche est avant tout centrée sur les gestes de l'Homme, non pas par la méthode d'observation, mais par ce qu'on pourrait appeler la méthode de révélation.

« Le Grec se dresse face à la nature entière pour essayer de l'encercler de plus en plus globalement. Le Palestinien s'accroupit en face d'un texte révélé pour essayer de le scruter de plus en plus atomiquement.

« Il en résulte que le savant grec est l'homme de la « *Phusis* », le Physicien, tandis que le savant palestinien est l'homme du « *Séfer* », le Sêfériste, en entendant par « *Séfer* » la mise par écrit « computationnée » de cette Révélation verbale que nous avons étudiée dans nos précédents travaux.

« ... D'un côté, vous avez le milieu expérimental grec. D'un autre côté, vous avez le milieu révélationniste palestinien. Et, de part et d'autre, on prétend bien posséder la Réalité, c'est-à-dire la Science.

« ... C'est au nom de cette science humaine intégrale que nous voudrions ... étudier ce que nous pourrions appeler : la Mécanique céleste des Palestiniens.

« En effet, ce ne sera pas celle que les Grecs ont ébauchée et que les approfondissements successifs de nos Henri Poincaré ont perfectionnée. Ce ne sera pas la mécanique céleste des globes planétaires et stellaires. Ce ne sera pas non plus la mécanique des atomes énergétiques telle que, sous le nom de mécanique ondulatoire, les prestigieux calculs d'un de Broglie viennent de nous la codifier.

« Nous avons à laisser cela à la recherche des « physiciens » expérimentaux. Pour nous, anthropologistes également expérimentaux, nous regardons la façon dont le même problème a été posé et résolu par les « Sêféristes » dans le milieu ethnique palestinien. Or, là, nous pouvons dire que nous une *Mécanique céleste des Atomes textuels*. »¹³

Plus exactement et pour tenir compte des approfondissements successifs de Marcel Jousse lui-même sur la globalité de l'expression humaine, nous devons parler de la *mécanique céleste des atomes gestuels*.

Cette mécanique des atomes gestuels a ses propres lois que nous allons étudier dans le document *Quelques principes d'une exégèse paysanne*.

¹³ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du geste*, Gallimard, 1974, pp. 331-333.